

Israël-Palestine, comment les mémoires se construisent

Depuis plusieurs semaines, l'administration Obama s'efforce de relancer le processus de paix entre Israéliens et Palestiniens. Tout comme les protagonistes — pour une fois d'accord —, le secrétaire d'Etat américain part, selon toute vraisemblance, de la même prémisse que les précédentes administrations américaines: éviter soigneusement d'aborder les racines du conflit pour tenter de le résoudre. Il suit les conseils d'un diplomate israélien qui notait que «l'objectif est de réconcilier deux droits, et non pas de revenir sur les responsabilités passées». Ce serait pourtant commettre une erreur. Car le passé ne passe pas. Il n'est même pas encore passé. Ce paradoxe est vrai sous toutes les latitudes, mais prend une force singulière dans le conflit israélo-palestinien.

Il y a naturellement le poids symbolique de Jérusalem, dont la partie orientale fut annexée par Israël après la guerre des Six Jours et est revendiquée comme capitale par l'Autorité palestinienne. Mais aussi parce que de la *shoah* à la *nakba*, l'interprétation de l'histoire par les belgérants a structuré leur vision du conflit. Et qu'à force de vouloir esquiver la difficulté d'aborder les responsabilités passées, l'obstacle de ces mémoires antagonistes complique tout règlement.

Comment faire abstraction que l'expulsion de centaines de milliers de Palestiniens en 1948 joue un rôle décisif dans la résolution du conflit? Comment ignorer que plus de la moitié des Israéliens sont originaires du monde arabe, que leurs parents ou leurs grands-parents ont dû quitter, et que leur vision du monde arabe est, elle aussi, profondément influencée par cette expérience historique? Comment ne pas voir que ces deux seuls faits auxquels s'ajoutent bien d'autres confortent Israéliens et Palestiniens d'être la victime exclusive de l'autre?

À travers quelques lieux emblématiques en Israël et en Palestine, le groupe de recherche sur les politiques et initiatives mémorielles et pratiques artistiques (PIMPA) qui s'est rendu au Proche-Orient en février dernier, s'est concentré sur le processus de construction de ces mémoires. Le projet PIMPA, réalisé au Programme Master de recherche *Critical Curatorial Cybermedia* (CCC) à la Haute école d'art et de design (HEAD) de Genève, avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS), porte sur la construction de monuments et initiatives mémorielles dans des régions en conflit ou en situation de post-conflit.

La politologue Sylvie Ramel montre ici comment les identités se négocient, s'adaptent, se déploient et se referment: comment, par exemple, le mémorial de Yad Vashem met en mémoire le génocide des juifs lors de la Deuxième Guerre mondiale, «emportant les visiteurs lentement, mais inexorablement, jusqu'au vertigineux répertoire des noms et portraits de victimes, puis jusqu'à la lumière et la libération».

Dans la prochaine édition de *La Cité*, datée du 28 juin, l'historien Yan Schubert prolongera la réflexion sur Yad Vashem et l'évolution de la mémoire israélienne, en examinant en contre-point le processus de construction de la mémoire palestinienne. Mélanie Borås, assistante de recherche au CCC, montrera l'impossible neutralité pour l'observateur, alors que chaque mot qui évoque le conflit est tellement connoté, et qu'il est lui-même sommé de prendre position.

De l'aéroport de Tel Aviv au musée dédié à Ramallah au poète palestinien Mahmoud Darwich, la construction des mémoires passe aussi par l'architecture. Dans le numéro de *La Cité* du 12 juillet, Denis Pernet, curateur et théoricien de l'art, examinera l'usage par les architectes israéliens et palestiniens de la même pierre calcaire et lumineuse de Jérusalem, tour-à-tour blanche, jaune ou rose, comme un matériau aussi physique qu'idéologique. La pierre qui inscrit, légitime et enracine les revendications territoriales respectives des uns et des autres dans une histoire pluri-séculaire. Bâtir le présent comme revisiter le passé resteront toujours des gestes politiques.

PIERRE HAZAN
PROFESSEUR ET CO-DIRECTEUR DE LA
RECHERCHE PIMPA À LA HEAD, GENÈVE

Relecture de l'histoire et construction identitaire de part et d'autre du Mur

Souvent réduite à une comparaison *shoah-nakba*, l'asymétrie des mémoires force à s'interroger sur les modalités de mise en mémoire, dans un rapport à l'Autre se déployant au-delà des raisons politiques, institutionnelles ou financières. PAR SYLVIE RAMEL POLITOLOGUE ET CHERCHEUSE JUNIOR À LA HEAD, GENÈVE

Il y a quelque chose de particulier lorsqu'on part pour la première fois vers un lieu dont on a presque *trop* souvent entendu parler, Israël. Que verra-t-on au-delà de la surface? Verrons-nous des choses qui n'ont de sens que pour nous-mêmes? Le voyage commence-t-il à la Porte de Jaffa? Non, il commence bien avant. Dès le premier contrôle de sécurité, à Genève. Et l'état d'esprit des jours à venir se dessine déjà entre les sièges de l'avion: châteaux rituels, prières et hochements au fil des litanies. Une atmosphère s'installe. Et au retour, certains enlèveront rapidement la *kippa* avant de passer le contrôle douanier. Frontière culturelle où l'identité se négocie et s'adapte, se déploie ou se referme. L'aller et le retour.

À Jérusalem, l'identité semble omniprésente, intimement liée au religieux, au sécuritaire, mais aussi au touristique, bien sûr. À l'Hospice autrichien, les escaliers — intérieurs et extérieurs — portent les marques des vestiges de l'Empire austro-hongrois. De très beaux restes, auxquels se sont ajoutées des photographies papales. Un drapeau du Vatican vient couronner le tout. Et depuis le toit-terrasse, s'offre au regard, en vrac, une simple mosquée et son minaret, le Dôme du Rocher, un empilement de maison sous un ciel gris, quelques drapeaux israéliens.

RÉDUIRE LE CONFLIT À DEUX CLICHÉS?

Les valises déposées, nous déambulons dans la vieille ville. *Via Dolorosa*. Tentative, vaine, d'approcher l'Esplanade des Mosquées. Check-point. Rien à déclarer. Quelques détours plus loin, nous voici face au Mur des Lamentations. Repartir sans tourner le dos au vestige du Temple d'Hérode, puis rejoindre le Saint-Sépulcre. Personne, ou presque. Un groupe d'Ukrainiens tonitrueux, quelques dévots.

Ce soir, Elias Sambar à la radio. Une archive qui rappelle cette propension, dès la fin du XIXe siècle, à réduire le conflit israélo-palestinien à deux clichés: le religieux et le sécuritaire¹. À peu de choses près, c'est bien ce que je viens encore de faire. Alors, tenter d'aller plus loin. Dans ses *Lieux de mémoire*, Pierre



DEPUIS LE TOIT DE L'HOSPICE AUTRICHIEN: LE DRAPEAU DU VATICAN, UN MINARET, AU LOIN LE CLOCHER DE L'ÉGLISE LUTHÉRIENNE DU RÉDEMPTEUR. © DENIS PERNET / PIMPA / JANVIER 2013

Nora distingue les trois principales dimensions que peut revêtir un lieu de mémoire: matérielle, symbolique, fonctionnelle. Il s'agirait peut-être d'un point de départ pour dérouler le fil d'une mémoire qui semble saturée, qui déborde de partout? Les mettre à plat, tenter une certaine objectivation par l'analyse?

Cependant, la juxtaposition de mémoires en palimpsestes vient justement passablement compliquer toute tentative de décodage des lieux de mémoire: le Mont du Temple évoque le Premier Temple, mais aussi le Dôme du Rocher, ainsi qu'Abraham et divers épisodes de la vie de Jésus-Christ. Par ailleurs, il y a aussi ce constat de base: la mémoire ne s'exprime pas avec la même vigueur des deux côtés du «Mur», elle n'occupe pas la même place. Sur le plan symbolique, l'axe de comparaison est pourtant clairement en place: rôle central de la *shoah* pour justifier et renforcer un retour vers la Terre Sainte pour les uns, désastre de la *nakba*² pour les autres.

RECONNAISSANCE MUTUELLE

À Jérusalem, Yad Vashem. Dans ce lieu hautement institutionnalisé, se déploie une mise en mémoire du génocide juif pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le dispositif est vaste et complexe, il comprend plusieurs strates architecturales, de diverses périodes. Dans le bâtiment le plus récent, l'émotion et la mise en scène prédominent, l'architecture du lieu y contribue, emportant les visiteurs lentement, mais inexorablement, jusqu'au vertigineux répertoire des noms et portraits de victimes, puis jusqu'à la lumière et la libération avec l'ouverture de la forme architecturale du musée sur les collines vertes de Jérusalem.

À quelques dizaines de kilomètres, la *Um-el Fahem Gallery* tente de construire une mémoire des arabes d'Israël, en particulier à travers la constitution d'archives photographiques et de témoignages relatant l'histoire de la région dans les années 1940 et 1950. Dans une certaine mesure, la galerie et ses archives de témoignages font pourtant pâle figure à côté d'une institution comme Yad Vashem. Mais la comparaison est-elle



À GAUCHE, LE DÔME DU ROCHER ET, À DROITE, CELUI DE NOTRE-DAME DU SPASME, L'UNE DES ÉGLISES ARMÉNIENNES DE JÉRUSALEM.

© DENIS PERNET POUR PIMPA / JANVIER 2013

légitime? Peut-on comparer *shoah* et *nakba*? L'asymétrie est pourtant évidente, mais la dénoncer sans détour semble impossible.

Alors, justement, faire un détour, et prendre la voie oblique pour aborder la question. D'une part, Paul Ricoeur, qui dans son ouvrage de référence *La mémoire, l'histoire, l'oubli*³, rappelle le rapport dynamique qui s'établit entre les deux extrêmes que sont le devoir de mémoire et l'amnésie: en équilibre instable entre l'abus de mémoire et l'oubli, se déploie le *travail de mémoire*. D'autre part, Jean-Marc Ferry, qui dans son éthique du discours élabore une série de réflexions cruciales sur les questions centrales de la reconstruction du lien social, de l'échange des mémoires et des histoires, de la reconnaissance mutuelle et de la confiance réciproque.

Comme le souligne Jean-Marc Ferry, «[I]a reconstruction n'est pas seulement une opération intellectuelle tournée vers la tâche théorique de reconstituer un processus, une logique de développement, une histoire. Elle possède aussi une valeur éthique [...], [car] la reconstruction entend de fluidifier les situations de rapports figés en général, afin d'émanciper les sujets de ces déterminismes qui, dans la relation aux autres comme à soi-même, entravent la communication, bloquent les possibilités de résolution des conflits»⁴. Il ne s'agit donc pas uniquement de *raconter* une histoire, individuelle ou collective. Il s'agit également d'inscrire cette re-mémoration dans un processus délibératif qui permette non seulement la connaissance du passé, mais aussi la *reconnaissance* de ce passé par l'Autre.

TRIPLE INTERROGATION

Ainsi, à travers la délibération et l'usage public de la raison, Jean-Marc Ferry décrit une identité élaborée, de manière processuelle, à travers quatre registres de discours: narratif, interprétatif, argumentatif et reconstitutif. Une démarche par ailleurs ancrée dans un principe de base: celui de l'échange des mémoires. Un échange qui doit permettre la construction de mémoires partagées, où les points de vue peuvent diverger, mais sont néanmoins reconnus comme légitimes de part et d'autre.

Bien sûr, nous sommes ici au cœur d'un processus relationnel hautement sophistiqué. Une telle perfection normative est-elle atteignable? Pareil idéal peut-il concrètement se mettre en place? À l'opposé, cet idéal est-il nécessaire à une coexistence pacifiée?⁵ Sans aller plus loin, pour l'instant, dans cette réflexion, il n'en reste pas moins intéressant de mettre en avant un tel axe d'analyse, au détriment d'une comparaison victimaire qui nous semble pour le moins hasardeuse. La question n'est alors plus de savoir si l'asymétrie mémorielle s'explique pour des raisons historiques, politiques, ins-

titutionnelles ou financières. Ces différentiels existent, indubitablement, mais l'analyse se porte volontairement sur les modalités de mise en mémoire dans le rapport à l'Autre.

Sous cet angle spécifique, l'interrogation doit alors être triple, au moment d'observer les processus de mise en mémoire, qu'il s'agisse de Yad Vashem, de *l'Um-el Fahem Gallery*, de *l'Israel Museum*, ou du Hall de l'Indépendance à Tel Aviv: il s'agit de voir comment le Soi se met en scène et en Histoire, quelle place l'Autre occupe dans cette narration, mais aussi quel dialogue s'ouvre, ou non, entre Soi et l'Autre.

AU-DELÀ DU DISCOURS VICTIMAIRE

À Um-el Fahem, le rapport entre Soi et l'Autre est dialectique, pour diverses raisons: un rapport identitaire ambivalent et mouvant, à cheval entre Israël et l'Autorité palestinienne; plus pragmatiquement, un besoin direct de recourir aux ressources et archives israéliennes. Concrètement, les échanges entre Israéliens et Palestiniens semblent donc permanents et quotidiens. Pour autant, la mémoire ainsi construite est-elle plus ouverte au dialogue, à cet échange des mémoires que décrit Jean-Marc Ferry?

À l'opposé, la glorification des pionniers qui ont su faire d'une dune de sable une ville moderniste doit-elle faire oublier que Tel Aviv s'est adossée à la ville arabe de Jaffa? Enfin, la mémoire du deuxième Temple, que retrace à grande échelle la maquette de Jérusalem dans les jardins de *l'Israel Museum*, peut-elle se déployer au-delà du discours victimaire et désamorcer l'attente d'une revanche prochaine? Oui, l'asymétrie des mémoires est criante, obsédante parfois. Mais il semble nécessaire de pouvoir l'observer en détail, et dans une perspective qui permette de contourner la concurrence victimaire.

«La reconstruction n'est pas seulement une opération intellectuelle tournée vers la tâche théorique de reconstituer un processus, une logique de développement, une histoire. Elle possède aussi une valeur éthique [...], [car] la reconstruction entend de fluidifier les situations de rapports figés en général, afin d'émanciper les sujets de ces déterminismes qui, dans la relation aux autres comme à soi-même, entravent la communication, bloquent les possibilités de résolution des conflits.»

JEAN-MARC FERRY
DANS
L'ÉTHIQUE RECONSTRUCTIVE
PARIS, 1996

1. Voir son livre qui tente de prendre le contre-pied de cette réduction. Elias Sambar, *Les Palestiniens: La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*, Paris, Hazan, 2004.

2. La *nakba*, littéralement la «catastrophe», ou le «désastre» en arabe, fait référence à l'exode palestinien de 1948 et structure la perception palestinienne du conflit avec Israël. Celle-ci fait directement écho à la Shoah.

3. Paris, Seuil, 2000.

4. Jean-Marc Ferry, *L'éthique reconstructive*, Paris, Cerf, 1996, p. 20.

5. Andrew Schaap, par exemple, pose l'hypothèse qu'une communauté *politique* partagée est le préalable à une communauté *morale* partagée, et pas nécessairement l'inverse comme le suggère la plus grande partie de la littérature sur la justice transitionnelle. Cf. Andrew Schaap, *Political Reconciliation*, London, Routledge, 2004.